

# Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITE  
14, rue Drouot (Paris 9)  
Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
142, rue Montmartre (Paris 2)  
Téléph. : CENTRAL 80-82

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.  
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Pour la Publicité s'adresser à la Direction  
14, rue Drouot, Paris (9<sup>e</sup>)

## Sauvegardons notre capital humain

par M. Georges BEAUVISAGE

Avant la guerre qui nous a si brutalement surpris l'été dernier, et au cours de la discussion de nos lois militaires successives, il semble que l'on n'ait pas prévu le moins du monde un certain nombre de problèmes, qui se présentent aujourd'hui devant nous, comme conséquences fatales des événements, et auxquelles nous nous voyons contraints d'improviser hâtivement des solutions.

Autrefois l'armée française était formée, en grande partie, d'hommes spécialisés dans leurs fonctions militaires, encadrant des contingents successifs de jeunes gens appelés par la conscription pour quelques années seulement.

Les uns comme les autres n'occupaient pas une place notable dans la vie économique et sociale du pays ; la plupart d'entre eux, sauf les officiers, étaient célibataires et sans situation assise dans un métier ou une profession.

Actuellement, au contraire, toutes les classes de réserve et de territoriale étant appelées à défendre la patrie contre l'invasisseur, l'armée active ne forme plus qu'une minime proportion des troupes, et la grande majorité des combattants est constituée par des citoyens mariés, pères de famille, en même temps que soutiens de vieux parents, et d'autre part, pourvus d'une situation sociale dans l'agriculture, l'industrie, le commerce, ou les professions libérales, en un mot, par des travailleurs.

L'armée d'aujourd'hui, l'armée de la République, c'est bien la nation armée, la nation valide défendant ses foyers, ses familles et ses biens, individuels et collectifs.

Chacun des citoyens qui la composent représente, comme producteur, une valeur économique, un capital familial et social.

S'il périt sur le champ de bataille, ce capital est perdu, aussi bien pour la famille privée de son soutien, que pour le pays, qui voit disparaître en lui, non seulement un de ses défenseurs, mais un des éléments producteurs de la richesse nationale.

S'il est blessé, plus ou moins grièvement, ce citoyen représente un capital diminué, mais à un degré qu'il est impossible de préciser, au lendemain de la blessure, et qui ne pourra être fixé qu'au bout d'un temps assez long, des mois et même parfois des années.

Dans tous les cas, en vertu du principe de la solidarité nationale, tous ceux qui, à un titre quelconque, ont à s'occuper des blessés, — aussi bien dans le personnel administratif que dans le personnel médical et dans celui du commandement militaire, — devraient avoir sans cesse présente à l'esprit cette idée que, le blessé représentant un capital diminué, il faut, par devoir patriotique, faire tout son possible, chacun dans la sphère de son action et de ses responsabilités, pour que cette diminution de capital humain ne soit pas aggravée, mais soit, au contraire, réduite à son minimum.

Malheureusement ce principe de solidarité nationale et sociale, s'il a déjà inspiré quelques-unes de nos lois républicaines, est bien loin d'être encore entré dans les esprits et dans les mœurs. C'est ainsi que, dans les premiers temps de la campagne, tout le monde a pu constater que, si les opérations de la mobilisation militaire avaient été parfaitement prévues et réglées, il n'en était pas de même de celles qui concernent l'évacuation des blessés.

Les corps combattants s'en débarrassaient comme ils pouvaient ; les trains sanitaires n'existaient pas ; les malheureux blessés étaient entassés dans des wagons quelconques plus ou moins souillés ; leurs plaies non pansées, s'infectaient, se gangrenaient, et quand, au bout de plusieurs jours, ils parvenaient enfin dans un hôpital quelconque, il était souvent trop tard pour que les meilleurs soins pussent les sauver.

Combien de nos pauvres héros sont morts ainsi, victimes de ce défaut d'organisation sanitaire ?  
Combien, y ayant survécu, ont vu s'aggraver irrémédiablement leur état, au point de devenir définitivement incurables ?  
Que dire de certains chirurgiens, qui, oublieux des principes de la chirurgie conservatrice, se sont laissés entraîner,

par leur virtuosité opératoire, à pratiquer des amputations, dont la nécessité ne s'imposait pas ?

Et quand des blessés, considérés comme guéris, parce que leurs plaies étaient cicatrisées, ont été envoyés dans les dépôts, où on ne les soignait plus, s'étaient-ils préoccupés, à l'avance, de ce que serait leur avenir de travailleurs, quand ils rentreraient dans la vie civile ?

Avait-on songé à tous les soins médicaux et autres qui leur seraient nécessaires, pour récupérer le maximum possible de leurs facultés de travail et de leur valeur économique ?  
Rien de tout cela n'avait été prévu. C'est seulement sous la pression des événements que l'on a commencé à constater les grosses lacunes de notre organisation sanitaire, et que l'on a songé à y remédier, pour s'efforcer de réduire au minimum le déchet de notre capital humain.

En présence du nombre considérable d'estropiés, amputés, mutilés, paralysés, ankylosés, aveugles, etc., qui s'accumulent dans les dépôts, ou étaient renvoyés dans leurs familles, on a été amené, un peu tard, à mettre en œuvre tous les moyens de rendre à ces malheureux la plus grande partie possible de leur valeur sociale.

Mais tout était à organiser : un certain nombre d'hommes de cœur se sont dévoués à cette tâche humanitaire, et maintenant le mouvement est lancé : il n'a plus qu'à se généraliser dans tout le pays.

Il y a bien eu des hésitations, des tâtonnements, des contradictions, des tiraillements, comme cela est inévitable en cas d'improvisation hâtive. Avec de la bonne volonté, tout se tasse et s'arrange.

Déjà des établissements modèles ont été créés et fonctionnent avec succès : on n'aura plus qu'à les imiter partout. Ces établissements se classent en deux grandes catégories, d'après le but qu'ils poursuivent.

Les uns, essentiellement médicaux, ont pour but la rééducation physique des blessés, et s'occupent de rendre à leur organisme toute la vigueur et toute la souplesse qu'il est susceptible de recouvrer.

Les autres, d'un caractère plus immédiatement social, ont pour but la rééducation professionnelle des blessés bien guéris, mais obligés, par suite de leur mutilation, d'apprendre, pour gagner leur vie et celle de leur famille, un métier différent de celui qu'ils exerçaient auparavant.

Ces deux sortes d'institutions qui se complètent l'une l'autre, ont déjà donné de très intéressants résultats, sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir.

Elles collaborent toutes deux efficacement à remédier aux funestes conséquences de la guerre et à rendre à la France une bonne partie de son capital humain.

Georges BEAUVISAGE

Sénateur du Rhône.

DEMAIN :

Un article de  
M. JOSEPH LAGROSILLIERE  
Député de la Martinique

M. Vénizelos s'en va

Athènes, jeudi. — M. Vénizelos désirant éviter toute manifestation a quitté Athènes ce matin pour Alexandrie.

### DERNIÈRE HEURE

#### GRAND INCENDIE A MADRID

Madrid, 18 avril. — Un incendie a complètement détruit, dans la matinée d'aujourd'hui, le théâtre de la Comédie, à Madrid. Il n'y a aucune victime.

LE ROI DE WURTEMBERG AU COMBAT  
Berne, 18 avril. — Une dépêche de Stuttgart à l'agence Wolff annonce que le roi de Wurtemberg est retourné au front occidental.

LES BONS DE CAISSE EN TURQUIE  
Berne, 18 avril. — Selon un télégramme de Constantinople à l'agence Wolff, le journal officiel ottoman a décrété le cours forcé des bons de caisse qui vont être émis jusqu'à concurrence de 6 millions et demi de livres turques. Ces bons seront payables six mois après la guerre. Le refus d'accepter ces bons sera puni d'un jour à six mois de prison et d'une amende de 15 livres.

EXPORTATIONS ITALIENNES INTERDITES

Rome, 18 avril. — La Gazette officielle a publié le 17 avril un décret interdisant l'exportation des produits suivants : naphthalène, dérivés nitroxydes de la naphthalène, alun et sels de potasse, peroxydes métalliques, huiles de coco.

## LA GUERRE

### D'une semaine à l'autre nos succès s'accumulent

Nos commentaires quotidiens nous ont montré l'importance et la solidité de notre avance sur le front occidental.

Notre résumé hebdomadaire ne peut que confirmer ce que nous avons chaque jour affirmé. Hier encore, nous étions amenés à écrire : Les armées allemandes sont, — on peut le proclamer d'ores et déjà — vaincues sur le théâtre occidental de la guerre.

Nous avons développé les raisons qui justifient, à nos yeux, cette conviction, nous n'y reviendrons pas aujourd'hui. Qu'il nous soit cependant permis de compléter notre pensée en ajoutant que la supériorité de notre situation stratégique s'affirme chaque jour davantage et qu'elle ne saurait tarder à devenir écrasante pour l'ennemi.

Il ne faut pas oublier que la solidité au front allemand tenait essentiellement à la solidité de ses attaches stratégiques. Or l'adversaire perd l'une après l'autre ses précieux points d'appui. Ce furent successivement l'éperon fortifié des Eparges, commandant un large secteur de la Woëvre faisant face au camp retranché de Metz, puis, à peu près au même moment, les importantes hauteurs de l'Hartmannswillerkopf, ensuite l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette. Enfin le communiqué de la nuit nous apprend qu'un tir d'artillerie précise de nos batteries d'artillerie lourde a partiellement détruit les fameuses grottes de Pasty, qui servaient d'abri aux troupes ennemies.

Notons en passant que ces « grottes » que les guides qualifient très sérieusement de « fort antiques », ne sont en réalité que de très anciennes carrières utilisées comme habitations par de très modernes troglodytes. Pasty, comme d'ailleurs la plupart des localités de cette région de l'Ille-de-France, abonde en vestiges historiques. C'est ainsi qu'on retrouve à proximité des grottes, les restes d'un cimetière celtique, d'un camp gaulois et d'une voie romaine.

Mais revenons à l'importance militaire de la destruction de ces souterrains. Les plateaux calcaires du Soissonnais sont entièrement sous-minés et les interminables souterrains ouverts par l'exploitation de la pierre de construction constituent d'immenses « terriers », dans lesquels l'ennemi se blottit depuis sa défaite de la Marne et qu'il a, de ce fait, aménagés en véritables forteresses.

On conçoit ainsi que cette région constitue pour nos adversaires un point d'appui précieux. On conçoit de même l'importance qui se rattache à la destruction de ces abris contre lesquels se briseraient inévitablement les attaques d'infanterie les plus hardies et les mieux préparées.

La tâche est apparue à l'artillerie lourde et aux sapeurs du génie.

Ainsi les hideux tentacules de la pierre germanique sont tranchés l'un après l'autre.

Sur le front oriental, les opérations prennent de plus en plus un caractère de gravité qui ne doit échapper à personne.

Dans les Carpathes, nos alliés poursuivent la conquête méthodique du massif des monts Beskides et progressent jusqu'aux abords de la passe d'Uzsoh. En Galicie orientale, la situation est beaucoup plus complexe et le localisme des communiqués russes augmente encore l'incertitude sur son sujet.

Il est de toute évidence que les Russes ont peine à contenir la poussée austro-allemande dans la région de Struj et que celle poussée a pour but de contourner l'aile gauche de nos alliés.

Le plan est habile et convenablement exécuté jusqu'ici ; il est peu probable, cependant, que sa réalisation se poursuive plus avant, nos alliés disposant des ressources suffisantes pour enrayer l'offensive ennemie sur un terrain convenablement préparé.

Ici encore, il faut savoir attendre et surtout ne pas préjuger sur les silences, les arrêts ou même les contre-temps.

Si la supériorité de nos alliés est désormais acquise sur le front occidental, elle ne l'est pas moins — bien que d'ordre différent, peut-être — sur le front oriental. La grande force de nos alliés est de pouvoir renouveler leurs forces au fur et à mesure qu'elles s'épuisent. Cette puissance n'appartient qu'à eux et contre elle la science militaire allemande ne peut rien.

### UNE ÉTRANGE NEUTRALITÉ

## Nos Blessés Militaires conduits à la Messe

En plein cœur de Paris

Nous avons signalé à plusieurs reprises les violations flagrantes de la neutralité religieuse dans les hôpitaux militaires. Nous avons montré, par des lettres de soldats, de quelle façon nos blessés sont traités dans certaines formations sanitaires. La liberté de penser n'est pas respectée. Toutes les petites faveurs sont entre les mains des sœurs et des dames pieuses qui s'arrangent à ne les distribuer qu'aux catholiques convalescents.

Pour avoir le droit de sortir, il faut aller à la messe. Pour obtenir une permission, il faut lire les bonnes feuilles. L'ingérence cléricale dans les hôpitaux est devenue exagérée à un tel point qu'il fallut que le général Saisset-Schneider intervint par une décision énergique pour empêcher les dames de Fontainebleau de convertir au christianisme les musulmans en traitement dans cette ville !

Cette propagande outrancière s'accomplit aussi à Paris.

Des habitants du 11<sup>e</sup> arrondissement nous ont mis au courant de scènes qui s'accomplissent tous les dimanches dans ce coin de Paris républicain et socialiste. Venez dimanche matin, nous ont-ils dit, vous verrez comment les sœurs conduisent à la messe de l'église Saint-Marguerite les soldats de l'hôpital Villemin.

#### A Sainte-Marguerite

Une petite église de quartier, 9 heures du matin. Sous la conduite d'une énorme sœur à stature de cuirassier, une centaine de soldats pénètrent dans la maison du Seigneur. Valides et blessés, ils ont tous à la main des chapeaux religieux et des caniques de l'œuvre Saint-François de Sales. On les fait asseoir au milieu de l'église. Deux d'entre eux, un fantassin et un marin sont installés dans les chaises des marguilliers, à côté desquelles s'étaient deux drapeaux tricolores à l'effigie du Sacré-Cœur de Jésus.

La messe commence. Un soldat à fortes moustaches entonne, d'une voix mâle, le *Pater noster*. L'orgue joue les chants sacrés. Devant l'autel, maniant l'encensoir, accomplissant les fonctions d'enfant de chœur, un aperçeu, avec surprise, un gailleur en tenue gris-bleu, qui a conservé pour la cérémonie ses molletières, son ceinturon et sa balonnète.

#### Les cantiques

Mais soudain, sur un geste de la sœur, les soldats se sont levés et, s'accompagnant à l'aide de tambours et de clairons, ils échantonnent en chœur :  
« Sonnez fanfares triomphantes,  
Tonnez canons. Balez tambours,  
Montez flammes étincelantes,  
Jusqu'au sommet de nos deux tours.  
Au milieu de l'assistance recueillie, un prêtre fait la quête. Comme il passe à côté des soldats, quelques-uns d'entre eux, avec gêne, donnent leurs gros sous, et le prêtre empoche l'argent. Le sermon d'usage

est fait par le curé-doyen de Saint-Marguerite.

« La communion va avoir lieu, dit-il. Nos soldats participeront à cette solennité. »  
Un nouvel ordre de la sœur. Pour la deuxième fois, les soldats se lèvent. Accompagnés par l'harmonium de la religieuse, tandis qu'un soldat de la 22<sup>e</sup> section bat la mesure, nos blessés chantent :

Le vaisseau La France,  
N'ayant plus à bord  
La foi, l'espérance,  
A quitté le port.  
Sancia Maria !  
O Marie Stella,  
La France sans toi périra  
Veille sur elle, ô Marie Stella !  
Grâce pour la France  
Et pitié pour nous !

#### Pour une permission

On sait dans le quartier pourquoi nos soldats vont à la messe et chantent ces cantiques. Les blessés hospitalisés à l'hôtel populaire de la rue de Charonne ne peuvent sortir qu'entre une heure et trois heures. Ceux qui promettent de participer à la cérémonie dominicale ont l'autorisation de se rendre aux répétitions qui se donnent dans un local du quartier. Au lieu de rentrer à trois heures, ils reviennent à l'hôpital à 6 h 30. Après la messe du dimanche, nantis d'une permission en règle, nos soldats s'en vont libres.

Cette mesoarradé cléricale ne doit pas continuer plus longtemps. La direction de l'hôpital Villemin n'appartient pas au curé de l'église Saint-Marguerite.

Il y a, à la tête de cette formation sanitaire, un médecin chef qui a le droit et qui a le devoir de s'opposer à ces pratiques contraires à la liberté de pensée.

Léo Poldès.

#### Ils font rieuse à l'Angleterre

Un mouvement très fort pour la paix se développe en Allemagne. La Censure permet maintenant aux journaux d'aborder ce sujet interdit il y a peu de temps.

La baine de l'Angleterre est encore à l'ordre du jour, mais le cri « Dieu punisse l'Angleterre ! » paraît plutôt un cri fanatique qu'une prière.

La Gazette de la Croix (semi-officielle) dit que des influences s'emploient à assurer une réconciliation avec l'Angleterre en permettant à l'Angleterre de réaliser toutes ses aspirations dans cette guerre.

Les Vorwaerts commentent les bruits de paix, écrit :

« Nous ne pourrions qu'être trop heureux et les influences pacifistes qui travaillent cherchent à parvenir à une entente avec les Anglais. L'approbation des masses de la population allemande ne leur manquera pas. »

CE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

## Le Bois Brûlé pris d'assaut par nos Troupes

Un Régiment de Héros

### La prise du Bois jaune Brûlé

C'est une affaire du mois dernier ; mais il n'est pas trop tard pour en parler encore, puisqu'elle fut un succès brillant, riche en leçons d'héroïsme.

Le Bois jaune Brûlé était situé — car de ses arbres, il ne reste aujourd'hui ni feuilles, ni branches, ni troncs — un peu à l'ouest de cette cote 196, que nous avons élevée à l'ennemi au mois de mars, sur la ligne des crêtes au nord de Mesnil-les-Hurles.

Un de nos régiments d'infanterie, qui avait reçu l'ordre de le prendre d'assaut, s'en rendit maître en quatre jours. Il perdit du monde, mais s'empara du bois, gagnant d'un seul bond près d'un kilomètre en profondeur sur six cents mètres de front.

### Les défenses allemandes

Le Bois jaune Brûlé était un rectangle de sept cents mètres de long sur six cents mètres de large orienté N.-S., sur les pentes méridionales de la hauteur 196. Les Allemands l'avaient savamment machiné. C'était un dédale de tranchées, de boyaux, de fils de fer, d'abris blindés recouverts de quatre mètres de terre ; tout cela fondait dans la grisaille du paysage champenois, sans rien de saillant qui pût guider le tir de notre artillerie.

De nos positions, distantes de soixante à quatre-vingts mètres des lignes ennemies, nous distinguons une première tranchée face à nous, flanquée à l'est d'un abri à mitrailleuses ; en arrière, donc plus au Nord, une deuxième tranchée ; au centre du bois une sorte de réduit.

Plusieurs attaques avaient été dirigées contre cette organisation fortifiée : elles avaient échoué, se brisant sur le glacis défilé de quatre-vingts mètres qui s'étendait au Sud du bois.

On décida donc d'attaquer le massif Est, de s'en approcher à la sape, de l'investir et ensuite de donner l'assaut à l'ensemble de la position.

### Un heureux coup de main

Un heureux incident nous permit de gagner du temps.

Un de nos râteaux de sape déboucha dans une tranchée allemande de trois cents mètres de long, qu'occupait une section d'infanterie de la Garde.

Surprise par nos hommes, cette section fut presque anéantie à coups de grenade. Nous ne fîmes que trois prisonniers.

Maîtres de la tranchée, nous débouchâmes d'un seul coup sur les derrières de l'ennemi. L'heure de l'attaque en était avancée d'un quart.

Le surlendemain, on la déclanchait, un bataillon à droite, un à gauche, un en réserve. L'objectif final était la grande crête au nord du bois.

Nos fantassins, exaltés par l'idée d'avoir affaire à la Garde bondissante de leurs sapeurs avec un entrain admirable.

Les fusils, les balonnettes mêmes leur servent peu. C'est à coup de... grenades qu'ils opèrent.

Les défenseurs de la tranchée allemande sont débordés et maîtrisés. Ils réussissent à enlever leurs mitrailleuses et leurs canons revolvers. Mais leur tranchée est à nous.

Le bataillon de gauche, dès qu'il a vu son voisin de droite progresser, s'est à son tour porté en avant. Une lutte acharnée s'engage. Elle dure peu, mais elle est meurtrière.

L'ennemi désorienté recule et son repli devient une fuite. Le réduit allemand est à nous. Trente prisonniers restent entre nos mains.

### Un régiment de la Garde décimé

Il s'agit maintenant de redresser vers le Nord le front d'attaque en s'appuyant sur la tranchée conquise. Le mouvement s'opère avec précision sous le feu de l'ennemi qui s'est ressaisi.

À la balonnète ou à la grenade, nos fantassins talonnent furieusement l'adversaire que se déclanche sur notre droite.

Pour tromper nos hommes, les soldats de la Garde ont revêtu des burnous de tirailleurs empruntés aux morts.

La surprise est éventée et le feu de nos mitrailleuses en quelques minutes couche devant nos lignes quelques centaines de nouveaux cadavres. Le Bois jaune Brûlé est à nous.

L'attaque du Bois jaune Brûlé avait été menée avec un brio magnifique.

Nos troupes, à dire vrai, étaient exaspérées. Elles savaient que les hommes de la Garde avaient achevé, en les torturant, les blessés de la veille.

Il existe une photographie représentant un blessé français, la tête renversée par un canon de fusil, qui a fait éclater la boîte crânienne.

Plus des deux tiers d'un régiment de la Garde ont été anéantis en ce point. Nous avons eu trois cents tués dont plusieurs officiers.

### Nos héros

Dans cette chaude affaire, que d'actions d'éclat seraient à relater !  
Le capitaine Nicolet, malgré le feu intense des mitrailleuses et des canons-revolvers, arrive à la tranchée ennemie, le premier de sa compagnie ; il tombe sur le parapet allemand mortellement frappé.  
Le capitaine Dufour, après l'assaut qu'il a conduit, est l'ardent organisateur du terrain conquis et des sorties qui repoussent

la contre-attaque : il est grièvement blessé. Le sous-lieutenant Cordonnier, blessé deux fois, déjà cité à l'ordre, refuse de se laisser évacuer.

Le lieutenant Charuoux fait des prodiges à la tête de sa compagnie de mitrailleuses : il est mortellement atteint.

Le sous-lieutenant Kammpan, frappé à mort, lui aussi, tombe à genoux et, le bras tendu vers l'ennemi, crie de toutes ses forces : « En avant ! En avant ! »

L'adjudant Didier très grièvement blessé, pousse le même cri pour entraîner sa section.

Le sergent-major Remy, gravement atteint à la cuisse, reste au premier rang jusqu'à ce qu'une nouvelle balle le tue.

Le sous-lieutenant Quénu, grâce à son énergie qu'il communique à ses hommes les conduit et les maintient jusqu'à la deuxième ligne ennemie.

Le capitaine Degioanni, le premier à l'assaut, est abattu le premier et tombe grièvement atteint à la tête de sa compagnie.

Le sergent Burot est, tout au moment où il se dresse pour rallier ses hommes, hésitant sous le feu des mitrailleuses.

Le sergent Beaumont, qui n'a plus que quelques minutes à vivre demande à son capitaine : « Y sommes-nous ? ». Et sur la réponse : « Nous y sommes », il s'affaisse en répondant : « Je meurs content ».

Le caporal Fontaine dénote un véritable héros dans sa mission d'agent de liaison. Il transporte sous le feu ses camarades blessés.

Le soldat Tinchant, estimé de tous pour sa grande bravoure, sort le premier de la tranchée en criant : « Allez, les enfants ! En avant ! Vive la France ! Nous les tenons ».

Le soldat Ducarre, aussi audacieux que calme, monte sur le parapet allemand pour mieux repousser la contre-attaque et entraîne par ses cris ses camarades.

Le médecin aide-major Bedel, d'un dévouement et d'un entrain sans égal, accompagne l'attaque pour soigner plus vite les blessés et, blessé lui-même, refuse d'être évacué.

C'est par l'effort constant de ces héros et de leurs pareils que, depuis trois mois, sur tous les points du front, l'ennemi, impuissant à attaquer, recule et sent chaque jour s'imposer à lui notre supériorité matérielle et morale.

## COMMUNIQUÉ OFFICIEL

TROIS HEURES

Une attaque allemande, préparée par un violent bombardement, a été prononcée par un bataillon contre nos positions au nord-ouest d'Orbey (Alsace). Elle a été repoussée. L'ennemi a laissé de nombreux morts devant nos tranchées. Nous avons fait une quarantaine de prisonniers.

Un avion belge a abattu un avion allemand près de Roulers. Dans la même région, une de nos escadrilles a efficacement bombardé un terrain d'aviation.

### Une héroïne à Memel

La presse allemande célèbre l'héroïsme d'une jeune téléphoniste de Memel. Le veille de l'invasion des Russes à Memel, neuf heures du soir, le maréchal von Hindenburg demanda à communiquer avec le bureau téléphonique de la ville, et à la jeune fille qui répondit à l'appel, il témoigna sa surprise et sa joie de constater qu'elle était restée avec ses compagnes de travail dans la ville menacée.

Et c'est pour cela que le prince Joachim vient de la remettre en souvenir de ce acte de bravoure une navette d'argent avec dédicace.

## LA GUERRE EN CHANSONS

### Conseil Discret

« Les autorités allemandes ont défendu aux soldats allemands de tenir désormais un agenda de notes au sujet de la guerre. »  
« Les journaux »

Air : Ne parle pas, Rose, je t'en supplie  
N'écris pas, soldats, en vous en prie,  
Car nous traiter serait un grand péché !  
Vos cruautés, toutes vos infamies  
Il vaut bien mieux que ça reste caché !  
Nous vous avions conseillé pour la guerre  
De noter tous vos exploits, pas à pas ;  
Mais, après tout, ça ne réussit guère :  
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

Nous avions cru marcher à la victoire,  
Nous avions cru le triomphe acclamé.  
Et nous comptions voir ces pages à gloire,  
Sur les feuilles de nos « s » ceptiques ;  
Mais, aujourd'hui, vos tristes nouvelles  
Qui s'inscrivent sur tous vos agendas,  
Pour élever des déceptions nouvelles  
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

Voire franchise est souvent très nouvelle  
Et l'on ne sait ce qui peut arriver ;  
Nos ennemis seraient parfois bien aises  
De posséder ce que vous écrivez !  
Volez, pilez, martyrisiez les femmes  
Et massacrez les enfants dans leurs bras ;  
Mais n'oubliez jamais ces maris infâmes  
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

Quand vous brûlez des villages de France  
Pour vous venger lâchement d'un échec,  
Quand vous tuez des vieillards sans défense  
En raffinant des tortures d'acier,  
Quand vous coupez les poings des bambins royaux  
Pour vous venger sur eux de leurs papas ;  
Si vous voulez qu'on ignore ces choses  
N'écrivez pas, soldats, n'écrivez pas !

P. ALBERTÉ

